

MURIEL  
ROCHE

Fusil

Il y aura des matins et des nuits.  
Il y aura la couronne des balles dans les  
mains du jeune homme au couteau. Et  
cette fille avec son camion au-devant de la  
vallée, du village. Qui défie les saisons avec  
les autres saisonniers.  
Il y aura la forêt, la rivière, l'arbre.  
Il y aura ce que chacun fabrique en ce  
monde. Des chasseurs et parmi eux, cet  
homme avec une énorme bouche calme.  
Des chiens de rouge, un chien perdu, des  
fusées. La traque du bel animal, son linceul,  
son âme.  
Il y aura Nell et Sam.

Sur les traces, juste avant l'aube du premier  
jour

Il tire et ça fait un tourbillon de paille et les oiseaux s'en vont. Puis, il s'approche du buisson et il voit ses pattes qui bougent encore, alors que son œil est mort. Il voit son âme prise dans les ronces et son propre pardon, fugace, et des restes de plomb. La traque n'a pas duré longtemps. Il s'approche encore, il se baisse et bon sang, c'est un effort pour lui. L'animal ressemble à un sac tombé d'un arbre. Il reste sur le qui-vive comme si cette dépouille à l'ombre du buisson pouvait lui procurer un de ces haut-le-cœur qui naît dans le ventre quand

quelque chose qui ne devait pas bouger, bouge. Quand quelque chose qui ne devait pas se décrocher se décroche. Si mal de ce mal à le toucher. Il sent que dans ce ventre-là quelque chose s'en est allé, s'est écorché aux ronces, est monté dans les cieux en se blessant une dernière fois au sommet de l'arbre.

Être forcé de s'arrêter sur la balle ou plutôt le trou et le sang. D'un geste hâtif, le couteau de chasse qui coupe aux articulations, la peau qui se décolle et la force qu'il lui faut encore pour saisir les pattes arrières et tirer, tirer, sentir céder et d'un côté la peau, et de l'autre l'animal. Il tranche et les morceaux sont si transparents qu'il voit les veines et le noyau sombre du cœur. Comme à travers le drap tombant et lumineux du soleil, des poussières qui s'éteindraient avant même d'avoir touché le sol. Le vider. Sa gourde pour nettoyer ce qui est devenu de la viande et ses doigts qui tremblent. Tout ce qu'il a voulu, c'est que ça aille vite. Agir proprement. Chair à nue, il l'enfouit dans le sac et il lèche le couteau. C'est un truc qu'il fait, lécher le couteau.

Il est décidé à rentrer, mais ses yeux sont attirés là où la forêt gagne les contreforts. Montée raide, lièvre dans le dos, quelque chose de chaud coule entre ses reins. La rivière et les dernières habitations sont à plus de cinq kilomètres. Il a gravi les collines en partant de la maison de son grand-père. On y accède en prenant une petite route qui serpente au-dessus du village. Il s'est enfoncé dans les buissons, il a fait demi-tour, car le bois devenait trop touffu. Il a trouvé un nouveau passage en lisière et a marché en zigzag entre les arbres. Il se fatigue depuis plusieurs heures déjà, mais c'est à croire qu'il n'en a pas assez. Front baissé pour éviter les branches, il s'aide d'une main pour s'en dégager alors que l'autre s'accroche à la bride de son fusil sans jamais la lâcher. La pente s'adoucit, les arbres s'écartent, laissant filtrer le jour. Le visage de cet homme qui n'a même pas vingt ans passe dans la lumière. Des yeux clairs et des lunettes à la monture de fer, une barbe de deux jours et les cheveux ras. Une fois dans la clairière, il écarte les bras et ne bouge plus. Si quelqu'un l'observait des rochers qui se

trouvent plus haut, il verrait le seul arbre debout au milieu du cercle. Fusil pointé vers les nuages. Il grimpe encore et le voilà face à une drôle de sorcellerie. Quelqu'un a noué des rubans de couleur à l'extrémité des branches. Des bouts de bois taillés et posés au sol dessinent une espèce de soleil. C'est quoi ce piège ? Ça le remue de penser que quelqu'un est passé par ici avant lui. Il cherche les traces qu'aurait pu laisser le visiteur nocturne. Des feuilles retournées, des brindilles cassées qui lui donneraient une idée de sa stature et de sa corpulence. Mais, il ne découvre rien alentour. Il pose son fusil contre un tronc et il saisit son couteau. Il coupe les rubans et creuse un trou avec ses mains pour les enterrer. Comme il l'a fait pour le cœur et la peau du lièvre. Il prend un rayon du soleil qu'il trouve joli et costaud et qui pourra l'aider dans la montée. Il fout un coup de pied dans le soleil qui reste.

## Comment il passe de la forêt aux rochers

J'arrive aux rochers, je cherche la lune, parce que parfois la lune s'attarde. Je m'assois à la manière d'un Peau-Rouge bercé par ses incantations pour trouver le calme. Mais au fond, je sens que je suis nerveux à cause des rubans ou à cause de la lune qui se cache. Si j'avais ma musique, je mettrais ma musique. Il me semble que grâce à elle, je pourrais retrouver cette chose facile et sans embrouilles qui m'habitait quand j'ai marché pendant la traque. Je ne pensais à rien d'autre qu'à trouver la bonne distance entre mes deux jambes, l'appui le plus sûr dans la terre molle pour ne pas faire

de bruit. Maintenant, je vogue entre les motifs ombrés de la nuit, mais toujours pas de lune. Je pense à d'autres nuits. Quand je me réveille parce que je sens que le poêle s'est éteint. Avec une couverture sur le dos, je rejoins la fenêtre. Je la laisse grande ouverte, été comme hiver. C'est par là que s'écoulent mes rêves moites. Le plancher de ma chambre est aussi froid que la pierre. Je regarde les nuages et j'attends qu'il y en ait un qui passe le sommet sans s'écraser sur le flanc de la montagne. Si par hasard. Quand j'en ai assez de me geler les orteils, je descends souffler sur les braises, des fois qu'elles reprennent.